



## La maestra di Visey

### La storia continua...

L'ingresso al paese  
all'inizio del secolo scorso

*Nel numero scorso è stato pubblicato uno scambio di lettere tra una giovane insegnante di Torino, tale Bedeschini, il Segretario comunale e il Sindaco di Issogne.*

*L'ambiente è quello degli anni precedenti l'avvento del Fascismo, quando lo Stato cercava di riordinare i programmi didattici e la frequenza delle scuole, chiudendo in particolare quelle che più sfuggivano al controllo centrale, o dettando alle Amministrazioni comunali condizioni quasi proibitive per tenerle aperte. Tra queste condizioni, la preparazione delle maestre, che doveva in tutti i casi essere certificata da un diploma di Scuola Magistrale.*

*In questo numero del giornalino pubblichiamo l'estratto di una lettera-racconto di un'altra insegnante, Françoise Bertorello, inviata alla rivista di Jules Brocherel "Augusta Praetoria" per difendere l'immagine di una sua giovanissima collega di Torino anch'essa insegnante di Visey nei primi anni '20 del '900, mandata in un ambiente ostile e così diverso dal suo mondo per l'assurdità di voler applicare a realtà sociali difficili, di montagna, lo stesso sistema educativo delle città.*

*Il quadro che ne esce è piuttosto amaro, ma serve a farci riflettere... [O. B.]*

#### LA MAITRESSE D'ECOLE

Mon amie Pauline avait été l'une des meilleures élèves de l'Ecole Normale de Turin : elle obtint son diplôme d'une manière presque brillante. En 1920 on la nomma maîtresse à Visey, hameau au dessus d'Issogne.

Au jour fixé par l'autorité, elle quitte Turin, pleine de feu sacré pour son enseignement, décidée à se faire honneur. Sa bonne mère l'aide à préparer ses malles, ses livres, pour que rien ne manque, pas même un traité de pédagogie et des notes, des cahiers bien ordonnés, remplis d'une écriture élégante et fine. La famille aisée, mais non riche, fait des sacrifices pour lui acheter du linge un peu fin et des effets en laine, car papa assure qu'en Vallée d'Aoste il fait froid, mais qu'il y a des séjours chics. Et alors il ne faut pas non plus faire mauvaise figure. On renouvelle un peu le trousseau. Les habits, les souliers usés, seront adaptés pour la sœur cadette. A la jeune maîtresse, maman range une malle que l'on dirait celle d'une nouvelle épouse.

A la gare, salutations, souhaits, accolades. La mère pleure ; papa fait ses dernières recommandations. La jeune fille, 18 ans, qui n'a jamais été absente de la maison, sent qu'elle va prendre son essor dans le monde, qu'elle va entrer dans la vie. Elle est émue, mais pleine de

courage. Et elle part. Le passé et l'avenir se confondent dans son imagination qui court. Elle se voit attendue à l'arrivée ; elle prépare ses phrases pour se présenter au Syndic, aux Autorités ; elle voit des garçons porter leur main à la casquette, pour saluer la maîtresse. Oh ! oui ! parce que l'on saura qu'elle arrive : dans les petites localités on sait tout de suite les nouvelles importantes. Comme elle va aimer ces enfants ! Elle l'imagine déjà. Et les filles la regarderont peut-être d'un œil d'envie ; les jeunes gens lui feront, peut-être, baisser la tête à cause de leurs regards insistants.

Le train laisse le Canavais pour s'engouffrer sous les tunnels ou entre deux parois de montagnes. Elle regarde les maisons étagées sur les côtaux, ou allongées le long de la route nationale et trouve le tout charmant. « Verrès ! » s'écrie un cheminot.

« Mademoiselle - lui dit un Curé - si vous allez à Issogne, descendez, et puis vous n'avez qu'à traverser le pont sur la Doire : vous trouverez le château ». Le bon prêtre campagnard avait cru deviner à la mise de la Demoiselle qu'elle allait visiter le fameux château historique d'Issogne.

La gare est presque vide. Notre jeune fille voit les prairies de Verrès, la vallée de Challant ; elle se retourne et devant elle se présente la paroi couverte de châtaigniers, de sapins montant de la Doire au Plan-Fenêtre. Il y a de la neige jusqu'à mi-côte ; la solitude, l'air vif, lui donnent des frissons.

Elle aperçoit un homme, un paysan, et le prie de porter sa malle jusqu'à Issogne, s'il se dirige de ce côté-là.

Le paysan la regarde d'un air méfiant et lui fait noter en patois piémontais qu'il ne va que sur la place, pas plus loin ; il a autre chose à faire.

L'edificio che ha ospitato l'ultima scuola di Visey



« Et bien ! merci en attendant. De là je prendrai la voiture, ou l'autobus ».

Et, comme elle voit que son porte-faix improvisé la regarde comme s'il n'avait rien compris, ou comme si elle avait dit une bêtise, elle l'interroge en italien : « A quelle heure part la *diligenza* pour Visey ? ».

« *La diligenza ?* je ne comprends pas - dit le bonhomme tout en marchant - Je ne connais pas cette machine-là. Expliquez-vous en français.

Et la demoiselle, réunissant dans un effort toutes ses connaissances du français, renouvelle sa demande : « A quelle heure part la voiture pour Visey ? ».

« La voiture pour Visey ? » et le paysan s'arrête si brusquement que la jeune fille s'épouvante.

« Il n'y a pas de chemin chariotable pour Visey, comment voulez-vous y aller en voiture ? » et il part d'un éclat de rire qui donne des sueurs froides à la maîtresse.

« Visey, Demoiselle - dit-il en indiquant du doigt quelques maisons sur la montagne dans la neige - Visey est là haut, un peu à droite de ce col qu'on appelle Plan-Fenêtre. Il y a trois heures à grimper d'ici, si l'on est bon marcheur et si l'on a de bons souliers ». Et du regard il semble lui dire : « Avec vos jambes et vos bottines vous n'y arriverez jamais ».

« Mais quelle drôle d'idée que de monter là-haut - ajoute-t-il -. Il n'y a rien à voir ! Et si vous voulez aller à Champorcher, il suffit de suivre le sentier qui va au Plan-Fenêtre, sans passer par Visey ».

« Je dois y aller, parce que l'on vient de me nommer maîtresse de ce village ».

« Ah ! s'écrie le paysan déconcerté. Vous êtes une maîtresse d'école ? ... Vous ferez bien de parler au Syndic avant de monter ». Et comme ils arrivaient sur la place, il salua et se déroba à sa vue.

Il y a sur la place d'Issogne, devant le fameux château, un cabaret où l'on vend du vin et parfois des légumes, du pain et un peu de salé. Pauline y va pour demander l'adresse du Syndic et pour prendre une tasse de café. En attendant, une fillette accompagne la Demoiselle chez le Syndic.

On entre dans une cuisine au rez-de-chaussée, si noire que les parois semblent suinter de suie. Pas de plancher ; c'est une pièce voulant servir de cuisine, éclairée par une seule fenêtre basse et petite. Là, un homme jeune encore, les manches de la chemise retroussées aux coudes, sans veston, la chemise débordant les pantalons et les culottes mal soutenues par une large ceinture rouge, un homme au visage dur est en train de faire le beurre dans sa baratte.

« Que voulez-vous ? » demande-t-il en homme habitué à ne recevoir que des plaintes ou des demandes de faveurs.

« Je voudrais parler à Mr. Le Syndic pour me présenter. Je suis Pauline A..., voyez ma carte ».

« Oh ! je ne sais qu'en faire. Merci. Pourquoi êtes-vous venue ? ».

« Je suis venue comme Maîtresse à Visey ».

« Ah ! je comprends. Alors ajouta-t-il il faut que vous vous entendiez directement avec Pantaléon, qui habite





Fine anni '50. La processione con la statua della Madonna di Visey attraversa il ponte in località Lavot

là-haut. C'est le conseiller communal du village. »  
 « Mais aura-t-on préparé ma chambre ? »  
 « La chambre ? Il n'y en a pas. Il n'y a que quelques bonnes étables et le poêle de Constance. Vous vous arrangerez, enfin... Le matelas, si vous voulez, il faudra l'apporter vous-même ; là-haut on dort sur la paille ». Chaque mot tombait dans le cœur de la pauvre fille comme un reproche, une ironie... elle prononça un *merci* du bout des lèvres et sortit, le cœur gros. Pas de prétentions... mais non, elle ne prétendait que le nécessaire, l'indispensable. Et l'idée lui vint de s'informer avec la cabaretière comment elle aurait pu manger à Visey. La réponse fut décevante : pas de boulanger, aucune pension. Les habitants de l'endroit vivent d'un peu de soupe, de laitage, de polenta et de pain de seigle : « Achetez vos provisions à Verrès, Mademoiselle - ajoutez la cabaretière - et faites-les porter en haut ». A Verrès ? Il fallait alors revenir sur ses pas, retourner en arrière d'une demi-heure de chemin ... Une femme enfin, trapue et bien plantée, aux flancs robustes, aux épaules habituées à porter de lourdes charges, accepta de partir aussitôt pour Visey avec les bagages de la Maîtresse. Pauline se sentit soulagée... La porteuse, avec ses pantoufles et plus de 30 kilos sur les épaules, gravissait la montagne sans peine ; notre Maîtresse, en bottines de ville, sentait tous les cailloux... Elle apprit que la Maîtresse envoyée à Visey l'année précédente était repartie peu de jours après son arrivée, malade. Elle sut que les élèves se seraient pas plus de 4 ou 6, parce que en hiver il n'y a que quatre familles qui résident là-haut. Elle eut enfin la certitude que le facteur n'était obligé de monter à Visey qu'une fois par semaine, si le temps le lui permettait. A cette nouvelle les jambes de la Demoiselle fléchirent. Elle qui pensait à la

consolation d'écrire tous les jours aux siens, de recevoir tous les jours au moins quelques cartes ou lettres de personnes amies, comment pourrait-elle vivre séparée de toute relation avec le monde civilisé ? ...

Après quatre heures de marche pénible, vers 3 heures de l'après midi, on arriva à Visey.

« Nous y sommes ! » s'écria la paysanne en déposant la malle et la valise sur un escalier extérieur, elle appela à grands cris Pantaléon, le conseiller du village. ...

« Je suis la Maîtresse envoyée pour enseigner à Visey, M. le Syndic m'a dit de m'adresser à vous. Pourrai-je trouver une chambre pour me loger ? ».

« Ah ! je ne sais pas si Constance vous la cédera ».

On entra dans cette chambre. Quelle puanteur ! La fenêtre basse, donnant sur la galerie, n'avait jamais été ouverte, les murs étaient à peine crépis à la chaux, de la main on arrivait sans peine à toucher le plafond et quand on passait sous la lampe à pétrole il fallait baisser la tête.

« C'est ce qu'il y a de mieux, sans doute vous seriez bien ici. Vous pouvez même faire l'école ».

Pauline assistait sans rien comprendre, fatiguée, épuisée.

« Vous payerez 30 francs par mois et la chambre est à votre disposition, autrement je vous arrangerai dans l'étable ». Pauline n'avait plus qu'un seul désir : celui de rester seule. Elle vit les ombres de la nuit rendre plus triste son séjour, elle sentit le vide, le froid dans cette chambre basse et noire et elle pleura les larmes les plus amères qu'elle n'avait jamais versées. C'était pour finir ainsi qu'elle avait tant étudié ? Fatiguée, seule, dans une chambre humide et froide, loin des parents qu'elle n'avait jamais quittés, loin de tout le monde connu. Elle eut un moment l'idée de repartir, de courir dans les bras de sa mère, mais qu'aurait dit les connaissances et son père ? ...

La nuit tomba. Pauline n'avait point de lumière. Le lit de paille dur, le drap grossier, les bruits, les mouvements du bétail en-dessous d'elle, au rez-de-chaussée, tout contribuait à la tenir éveillée

La pédagogie... les études passées... l'hygiène... la mission de l'institutrice ! La réalité était bien autre.

Ne parlons pas de la première leçon. Quatre marmots d'âge différents : l'un doit sortir pour aider à abreuver les vaches ; l'autre ne peut pas fréquenter tous les jours ; s'il fait beau, il y a les chèvres à paître. Et la Maîtresse doit laisser faire, pour ne pas être blâmée et mise au ban par tout le village.

Mais pour sa carrière, pour ses supérieurs, elle doit remplir un grand cahier de leçons. Elle y écrira tout ce qu'elle devrait faire, non ce qu'elle fait. ...

La faute n'est pas aux institutrices, mais aux pédagogues qui voudraient appliquer le même système unique, à Turin comme au plus petit hameau de montagne.

**Françoise Bertorello**

Il testo è una riduzione dell'articolo *La maîtresse d'école*, apparso nel periodico "Augusta Prætoria", n° 1 del 1922.